

Du mode d'existence grammatotechnique

Jamil Alioui

4 juin 2018

L'absence d'une théorie générale des sciences humaines et de la psychologie incite la pensée réflexive à chercher les conditions d'une *axiomatisation* possible.

Simondon

De ce que nous appelons communément « un texte », nous pouvons, provisoirement du moins, distinguer α) son support matériel, β) les signes qui le constituent, et γ) le contenu qu'il porte. Chacun de ces trois aspects possède sa propre façon d'être : le support matériel peut être généré et détruit selon les lois physico-chimiques ; les signes du texte peuvent constituer des mots, des phrases, suivant la syntaxe ; le contenu, lorsqu'il est bien formé, peut faire l'objet d'une consommation ou d'une utilisation autonome (par ex. l'application d'une théorie à un cas ou l'adaptation d'un roman en film). Ces trois aspects – support, signes et contenu – s'articulent et entrent en jeu pour former, ensemble, différentes idées de la textualité.

Par exemple, si l'on réunit *a priori* le support matériel et les signes (α et β), on postule qu'il n'y a jamais de signes sans support et donc que tout signe est toujours déjà matérialisé dans l'histoire sous la forme d'une inscription capable de porter un contenu (γ). Si par contre on réunit les signes et le contenu (β et γ), on présuppose qu'il n'y a rien de formulable en dehors de l'inscriptible ou du dicible ; le logique est cardinal et dominant. Il suffit alors que le contenu – toujours déjà formel – se matérialise sur un support (α) pour produire un texte.

Dans le premier cas, le contenu ne peut pas concerner sa propre incarnation car il en diffère par construction. En effet, aucune inscription ne semble capable de signifier l'acte d'écriture qui la constitue ou : qui l'a constituée (il y a déjà une

ambivalence sur le temps « correct » du verbe). Toute circonscription d'une inscription est toujours une nouvelle inscription, différente de la précédente¹, compromettant par là toute visée de totalité. Pour cette raison, nous proposons de dire, dans ce cas, que le texte existe sous le *mode de la différence*. Une manière d'éviter les problèmes, alors, consiste à déterminer *a priori* un objet de travail, c'est-à-dire circonscrire une région de l'étant et y cantonner l'exercice disciplinaire ; c'est le *modus operandi* des sciences particulières ou des textes de fiction (la diégèse comme région ontique). Or, comme cette solution empêche l'utilisation de la textualité en vue de produire un discours ontologique ou métaphysique, elle est strictement interdite à la philosophie.

Dans le deuxième cas, il n'y a d'être ni en-deçà ni au-delà de l'expression² ; il n'y a rien en dehors du λόγος. Mais alors rien n'est en mesure de rendre compte formellement du texte comme union entre le logique et le matériel, rien ne peut viser la sédimentation historique du contenu logique, car cette dernière, par construction, n'est pas une opération logique. Les écrits produits dans ce mode-ci, paradoxalement, dévoilent leur historicité à mesure qu'ils croient s'en être affranchis. (Pensons par exemple à certaines propositions de la philosophie dite analytique.) Dans ce cas, le texte existe sous le *mode d'existence intempestive*.

Ceci dit, si l'on s'éloigne un instant de la structure des problèmes pour viser plutôt les fonctions et opérations qui les déterminent, alors la distinction entre ces deux premiers modes semble conditionnée par une disjonction entre lecture et écriture. Dans le premier mode, le texte est pensé par un lecteur ; en effet, un lecteur a toujours un support pour lire, et il n'a pas besoin de connaître la genèse de ce support pour opérer sa lecture. Dans le second, le texte est pensé par un écrivain : concerné d'abord par ce qu'il y a à écrire³, l'écrivain peut considérer la mise en forme d'un support matériel comme un problème parallèle ou secondaire, le déléguer sinon l'ignorer⁴.

Ces deux conceptions dominantes butent contre une apparente double nature irréductible de la textualité : théorique et psychosociale, intensive et extensive, individuelle et culturelle, idéale et matérielle, *a priori* et *a posteriori*, bref, ces concep-

1. C'est, semble-t-il, ce que Derrida vise à communiquer avec l'écriture comme « différence ». Voir Jacques DERRIDA, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, 2011, p. 37.

2. Donc l'idée selon laquelle toutes les pensées ne seraient pas exprimables, la position du premier Wittgenstein, est évacuée sans rémission.

3. Dans l'idée du « mode d'existence de l'œuvre à faire » proposé par Étienne SOURIAU, *Les différents modes d'existence*, Paris, PUF, 1943, 2009.

4. Contrairement à Mallarmé et son « Livre », par exemple.

tions – différentielle et intempestive – n’arrivent pas à saisir et à comprendre textuellement l’origine de cette ambiguïté textuelle notamment parce qu’elles postulent une différence majeure entre celui qui lit et celui qui écrit.

J’aimerais montrer qu’une certaine considération technique du texte contribue à dépasser cette double nature apparemment irréductible. C’est à partir (et au-delà) du concept d’objet technique du philosophe français Gilbert Simondon (1924-1989) que j’aimerais dessiner les contours d’un troisième mode d’existence du texte : *le mode d’existence grammatotechnique*¹.

À propos de l’objet technique, Simondon nous explique :

La genèse de l’objet technique fait partie de son être. L’objet technique est ce qui n’est pas antérieur à son devenir, mais présent à chaque étape de ce devenir ; l’objet technique un est unité de devenir.²

L’objet technique revêt, avec Simondon, une certaine profondeur. En tant qu’« unité de devenir », il n’est pas simplement un objet, il est intriqué avec le processus d’objectivation lui-même. D’un point de vue éthique, si « la genèse de l’objet technique fait partie de son être », alors toute relation à l’objet technique ne peut qu’être un prolongement de son invention : pas d’utilisateurs donc, uniquement des inventeurs. La technique est toujours, avec Simondon, une technique ouverte *open-source*, et jamais une boîte noire. Technique s’oppose à magique, et cette opposition est le corrélat de la critique simondonienne de l’hylémorphisme aristotélécien, c’est-à-dire de l’idée selon laquelle un objet technique ne serait que la simple application d’une forme à une matière. Comme le souligne Ludovic Duhem dans un article consacré à la pensée de l’art de Simondon :

L’opposition *technologique* entre matière et forme est une généralisation de l’opposition *sociologique* entre maître et esclave. Simondon renverse ainsi l’idée courante que l’opposition technologique entre matière et forme serait l’origine d’une série d’oppositions sociales entre maître et esclave, patron et ouvrier, producteur et consommateur. En réalité, l’opposition technologique recèle *implicitement* l’opposition sociale, c’est-à-dire qu’elle conserve en définitive un privilège ontologique du sujet.³

De façon générale, l’objet technique simondonien est un centre à partir duquel la polarité psychosociale peut être pensée. On lit :

1. J’ai proposé le terme « grammatotechnique » pour la première fois dans mon mémoire de maîtrise qui portait sur *l’Enquête sur les modes d’existence* de Bruno Latour. Le terme retenu importe moins ici que l’idée dont il cherche à s’emparer dans l’articulation entre écriture/trace et technique/savoir-faire.

2. Gilbert SIMONDON, *Du mode d’existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958, 1969, 1989, 2001, 2012, p. 22-23.

3. Ludovic DUHEM, « “Entrer dans le moule”. Poïétique et individuation chez Simondon », in *La part de l’Œil* 27-28 (2012-2013), p. 254.

Le dynamisme de la pensée est le même que celui des objets techniques.¹

Mais, en même temps :

L'objet technique pris selon son essence, c'est-à-dire l'objet technique en tant qu'il a été inventé, pensé et voulu, assumé par un sujet humain, devient le support et le symbole de cette relation que nous voudrions nommer *transindividuelle*.²

L'on ne retrouve donc pas l'objet technique à partir de la psychologie et de la sociologie mais ce sont à l'inverse le psychique et le social qui s'expliquent à partir de l'objet technique. Nous reviendrons sur ce renversement méthodologique décisif.

Disons que ce que j'« ajoute » à Simondon, comme voudrait le suggérer l'articulation étymologique entre γράμμα³ et τέχνη, c'est l'idée que, pour qu'elle soit productrice de culture, la technicité doit être entendue dans sa relation aux traces.⁴ Ainsi, pour qu'un texte existe de manière grammatotechnique, il faut d'une part reconnaître aux disciplines et aux champs une naturelle inscription historique et, par là, une consistance réelle, ce qui revient, dans notre tripartition, à identifier le contenu et la matière (α et γ). Mais, d'autre part, il faut rendre autonomes les signes (β). Cette autonomie des signes exprime l'unité dans laquelle, toujours, se donnent les séries de signes : il n'y a en effet que des suites de signes individuées, que l'on distingue et que l'on dénombre, et jamais simplement « du signe » (comme il y a de la matière) ou « des signes » (comme il y a des textes), c'est du moins l'hypothèse de ce mode d'existence du texte, qui se trouve en mesure de raccorder la lecture et l'écriture au prix de concevoir l'individuation du texte comme une activité technique de concrétisation, c'est-à-dire comme une recherche d'unité et de consistance.

La concrétisation est ici conditionnée par une invention *qui suppose le problème résolu* [...].⁵

Supposer le problème résolu, c'est ce que nous faisons à chaque fois que nous commençons la rédaction d'un nouveau texte : nous postulons que le texte que nous nous apprêtons à écrire fera unité.

1. SIMONDON, *MEOT*, *op. cit.*, p. 71.

2. *Ibid.*, p. 335.

3. Voir notamment : « l'écriture représente la traduction en série spatiale d'une série, temporelle à son origine, qui devra être reconvertie à la lecture », *ibid.*, p. 140.

4. Je suggère aussi par là qu'il existe, au sein du système simondonien, un concept de trace qui opère de façon souterraine.

5. SIMONDON, *MEOT*, *op. cit.*, p. 68.

Le problème technique est [...] plutôt celui de la convergence des fonctions dans une unité structurale que celui d'une recherche de compromis entre des exigences en conflit.¹

L'unité structurale est alors celle des fonctions expressives, communicatives, mnémoniques, législatives, néguentropiques, que l'on aimerait voir converger dans un objet-texte unitaire ; ces fonctions peuvent être externes et internes (pensons aux programmes informatiques). Du coup, c'est bien autour de l'objet-texte, et à partir de lui, que se déploie l'activité de concrétisation. On lit plus loin :

l'objet technique concret est celui qui n'est plus en lutte avec lui-même, celui dans lequel aucun effet secondaire ne nuit au fonctionnement de l'ensemble ou n'est laissé en dehors de ce fonctionnement.²

Pensons ici à la difficulté concrète que représentent la lecture et l'écriture, l'exigeante recherche d'équilibre entre des textes blessés de contradictions tant externes qu'internes en vue d'un bon fonctionnement. L'achèvement d'un article scientifique, par exemple, est souvent une bataille pour l'unité, la solidité, la consistance ; si chaque matière artistique possède un mode de résistance à l'action de l'artisan, la résistance spécifiquement textuelle est une fâcheuse tendance au divers ; il faut toujours rafistoler, raccommoder, colmater des brèches. Réciproquement, l'obstacle de la lecture exprime la difficulté de retrouver une unité espérée, projetée, imaginée et suggérée par l'objet, par son titre ou par sa réputation, peu importe que cette unité soit celle du discours, du style ou encore de la diégèse. La lecture est un processus de concrétisation au même titre que l'écriture : les deux opérations visent une unité structurale, une consistance qui exprime, par sa présence ou son absence, le bon ou le mauvais fonctionnement du texte. « La concrétisation donne à l'objet technique une place intermédiaire entre l'objet naturel et la représentation scientifique. »³ D'un point de vue grammatotechnique, lecture et écriture ne sont donc pas les conséquences accidentelles de l'expression de pensées antérieures à l'activité technique, elles sont au contraire parties prenantes de la pensée et explicatives de ses intrications psychosociales.

Une telle proposition présente d'indubitables avantages. Retenons-en trois. Le premier est d'offrir une réponse intéressante aux tournants pragmatiques de certaines disciplines des lettres.

Le monde technique est un monde du collectif, qui n'est adéquatement pensé ni à partir du social brut, ni à partir du psychique. Considérer l'activité tech-

1. *Ibid.*, p. 26.

2. *Ibid.*, p. 41.

3. *Ibid.*, p. 56.

nique comme inessentielle en sa structure même, et prendre pour essentielles soit les communautés sociales soit les relations interhumaines naissant à l'occasion de l'activité technique, c'est ne pas analyser la nature de ce centre même des relations de groupes et des relations interindividuelles qui est l'activité technique.¹

Par exemple, le point final ou la publication opèrent symboliquement comme un cran d'arrêt en lien avec l'unité du texte étudié, point final et publication ne peuvent ainsi pas être ignorés à l'analyse qui est déchirée, du coup, entre psychologie (intentions de l'auteur) et sociologie (théories de la réception). D'un point de vue grammatotechnologique, ce déchirement s'explique et s'évite. Il s'explique par la dénonciation de tous les privilèges ontologiques octroyés *a priori* : le statut de lecteur, celui de l'écrivain, ou encore le fait que le texte consommable soit sédimenté et déjà socialisé. Le déchirement s'évite par la considération du texte comme invention², « processus rare et souvent aléatoire » nous dit Simondon, l'invention « peut être étudiée par ses traces plus que par l'observation psychologique au sens habituel du terme »³. En ceci, les textes d'auteurs fous – c'est-à-dire ici dont la subjectivité n'est pas unitaire – s'étudient au même titre car, d'abord et avant tout, ils sont autant d'inventions qui, indépendamment de leur auteur, sont unitaires à mesure qu'il y a un texte. De façon générale, les objets étudiés de cette manière sont toujours en même temps objets et méthode et la textualité n'est jamais simplement utilisée. Par là sont nettement distinguées *pratique de l'étude* et *théorie* du texte : la pratique de l'étude conscientise l'identité de son moyen et de son objet, contrairement à la théorie qui utilise simplement un moyen pour approcher son objet, sans tenir compte du fait qu'ils sont de même nature.

Le second avantage est d'offrir une alternative aux concepts de lecture et d'écriture à partir d'une articulation entre virtualité et actualité des unités textuelles. D'un point de vue grammatotechnologique, l'individuation d'un texte correspond tantôt à l'actualisation d'un virtuel, tantôt à la virtualisation d'un actuel et, toujours, selon un tiers considéré comme un texte virtuel en cours d'exécution. Les intuitions, par exemple, sont des textes virtuels, qui appellent un processus d'actualisation, une structuration. Cet appel à l'actualisation, en tant qu'opération, peut lui-même faire l'objet d'une actualisation. Au même titre, ce que l'on appelle « contexte » constitue une virtualité textuelle que l'historien et le généticien doivent actualiser. La méthode de cette actualisation, durant le processus, est

1. *Ibid.*, p. 343.

2. Gilbert SIMONDON, *Imagination et invention. 1965-1966*, Paris, PUF, 2014, p. 141.

3. Gilbert SIMONDON, *La résolution des problèmes*, Paris, PUF, 2018, p. 207.

considérée elle-même comme un texte exécutoire, texte qu'il incombe à la théorie littéraire, notamment, d'actualiser. Réciproquement, lire, c'est virtualiser un texte actuel. De même, un commentaire de texte n'est rien d'autre que l'actualisation d'une lecture sous la forme d'un nouvel objet et selon une méthode qui s'exécute et que l'on peut, elle aussi, actualiser. Ce point est directement lié à la concrétisation des objets techniques simondoniens, dont il est dit qu'elle est un processus « conditionné par un milieu qui n'existe que virtuellement avant l'invention »¹. Si l'on se rappelle que l'invention suppose le problème résolu, cette idée que des unités textuelles puissent être virtuelles, actuelles ou exécutoires fait du sens. Au-delà de son intérêt méthodologique dans le contexte de la recherche scientifique, une telle approche a la vertu de rendre visible en même temps le monde des textes et la textualité du monde, dans une articulation qui dépasse – en l'expliquant – le rapport objet/sujet ; ceci, dans le respect des disciplines instituées, pour autant que ces dernières intègrent le fait qu'elles sont toujours conditionnées par des textes en cours d'exécution, c'est-à-dire par des programmes.

Un autre avantage, très en lien avec la question du colloque, est de contribuer à fédérer les sciences – humaines aussi bien que naturelles – autour de la condition nécessaire, bien que non suffisante, qu'elles ont toutes absolument en commun : je veux dire la textualité. À propos de la théorie, Simondon nous dit :

ce savoir est contemplatif en ce sens que le sujet connaissant est dans une situation d'infériorité et de postériorité par rapport à la réalité à connaître ; il ne la constitue pas par gestes successifs comme dans le savoir inductif, apportant de l'ordre dans une nature incoordonnée offerte à son observation.²

En tant que prolongement du projet simondonien, la grammatotechnologie n'est pas une théorie des rapports entre les sujets humains et leurs objets-textes, car une telle théorie présuppose « une situation d'infériorité et de postériorité » du sujet humain vis-à-vis des textes. *Le mode d'existence grammatotechnique est celui du texte lorsqu'on le considère systématiquement comme un processus d'individuation plutôt que comme un individu. En même temps, le mode d'existence grammatotechnique est celui de l'objet technique lorsqu'il laisse des traces.*

La grammatotechnologie se présenterait alors comme une axiomatique des objectivations par le texte, en mesure de comprendre les conditions de possibilité de la textualité – qui sont techniques au sens de Simondon – en même temps que ses conséquences psychosociales – qui sont opératoires –, sans n'accorder aucun

1. SIMONDON, *MEOT*, op. cit., p. 68.

2. *Ibid.*, p. 285.

privilège à l'une ou l'autre des bornes de la réflexion. Le danger qui guette bien sûr un tel projet – car il ne s'agit encore que d'un projet – est celui de l'oubli de ses propres conditions grammatotechniques d'existence, car la grammatotechnologie ne pourrait trouver de consistance que sous le mode d'existence grammatotechnique¹. Mais ce danger est aussi ici la dimension spécifique d'un tel projet, son enjeu décisif et propre, en mesure d'en faire sinon une alternative radicale, du moins un précieux complément aux théories et aux pratiques actuelles.

1. Et donc sa visée serait textuelle en même temps que textuale.